

B. La connaissance (Aristote)

Nous avons déjà évoqué le rôle de la connaissance dans la conception stoïcienne du bonheur : la connaissance (de soi et du monde, de ce qui dépend de nous et de ce qui n'en dépend pas) était un moyen d'atteindre le bonheur en modifiant nos désirs pour ne désirer que ce que nous savons pouvoir obtenir, afin d'être toujours satisfaits. Autant dire que dans cette conception, la connaissance n'est qu'un *moyen* d'atteindre le bonheur : le bonheur n'est pas dans le fait de connaître, mais dans le fait d'être vertueux ou de voir ses désirs satisfaits parce qu'on a su les restreindre. La conception dont je vais parler maintenant, au contraire, place le bonheur dans la connaissance elle-même.

C'est Aristote qui place le bonheur dans la connaissance. La philosophie d'Aristote, comme la plupart des philosophies antiques, est un *eudémonisme*¹⁹, c'est-à-dire une doctrine morale qui fait du bonheur le but de l'action et de la vie.



1. Poiesis et praxis

Aristote distingue deux types d'activités humaines : la *poiesis* et la *praxis*. La *poiesis*, ou production, est l'activité qui a sa fin en autre chose : par exemple, aller à l'école, ou même attendre un bus est une *poiesis*. On n'attend pas le bus pour le plaisir d'attendre : on l'attend pour le prendre, afin d'aller quelque part. De même, toute « production », au sens contemporain, est une *poiesis* : on produit toujours un objet dans le but d'avoir cet objet, et non pour le simple plaisir de la production.

Par opposition, la *praxis* est toute activité qui a sa fin en elle-même : par exemple, jouer du piano, rêvasser, et de manière générale tout ce qu'on fait pour le plaisir, et non en vue d'autre chose. Résumons cette distinction conceptuelle importante dans un tableau :

	Activités	
Terme grec Terme français (danger !)	<i>Poiesis</i> « production »	<i>Praxis</i> « pratique »
Définition	Toute activité qui a sa fin en autre chose : toute activité qui est un <i>moyen</i> au service d'une fin.	Toute activité qui a sa fin en elle-même, qui est sa propre fin, qui n'est pas faite en vue d'autre chose.
Exemples	Aller à l'école Attendre un bus Déboucher les chiottes Faire un gâteau	Bavarder en classe Manger une glace Jouer du piano pour le plaisir Rêvasser

Or, pour Aristote, le bonheur est dans une activité, et il n'est pas cherché en vue d'autre chose, mais pour lui-même : c'est le bien suprême, le but de la vie. Donc l'activité qui constitue le bonheur ne sera pas une *poiesis*, mais une *praxis*.

[S]i nous devons plutôt placer le bonheur dans une certaine activité, ainsi que nous l'avons antérieurement indiqué, et si les activités sont les unes nécessaires et désirables en vue d'autres choses, et les autres désirables en elles-mêmes, il est clair qu'on doit mettre le bonheur au nombre des activités désirables en elles-mêmes et non de celles qui ne sont désirables qu'en vue d'autre chose : car le bonheur n'a besoin de rien, mais se suffit pleinement à lui-même.

Aristote, *Ethique à Nicomaque*, X, 6

Le problème, c'est qu'il y a de multiples *praxis*, de multiples choses qui sont faites en vue d'elles-mêmes, de multiples plaisirs : jouer de la musique, faire l'amour, danser, contempler les étoiles, etc. Comment choisir ?

¹⁹ Du grec *eudaimonismos*, bonheur.

2. Le bonheur de l'homme est dans l'activité qui lui est propre

Ici intervient la conception *finaliste* d'Aristote : pour Aristote, chaque chose, dans l'Univers, a une fin, c'est-à-dire un but, une fonction : la fonction des marteaux est de marteler, la fonction des haches est de fendre ; la fonction de la main est d'attraper, la fonction de l'œil est de voir ; la fonction des poissons est de nager, la fonction des oiseaux est de voler ; mais quelle est la fonction de l'homme ?

C'est forcément ce qui le distingue de tout le reste : la pensée, et donc les facultés politiques et théoriques qui en découlent. Aristote en conclut donc que la vie parfaite, pour l'homme, consiste en la pratique des vertus éthiques (bonté, justice, etc.) et des vertus théorétiques, c'est-à-dire la contemplation intellectuelle (la méditation de la vérité, en quelque sorte). Mais les actes conformes à la vertu éthique (ou politique) ne sont pas vraiment accomplis en vue d'eux-mêmes : ils visent à établir un certain état. Par exemple, la vertu militaire vise à gagner la guerre pour préserver la paix ; et de même la justice vise à rétablir un ordre nécessaire à la vie de la cité. En revanche, la connaissance (pour Aristote) ne vise à rien d'autre qu'elle-même : on connaît pour le plaisir de connaître. Pour l'homme, le bonheur suprême est donc de penser, de connaître, de comprendre le monde : il est contemplation, méditation. En proposant un tel idéal du bonheur, Aristote invite l'homme à se rendre digne de ce qu'il y a de meilleur en lui : la pensée :

Si dès lors, parmi les actions conformes à la vertu, les actions relevant de l'art politique ou de la guerre viennent en tête par leur noblesse et leur grandeur, et sont cependant étrangères au loisir et dirigées vers une fin distincte et ne sont pas désirables par elles-mêmes ; si, d'autre part, l'activité de l'intellect, activité contemplative, paraît bien à la fois l'emporter sous le rapport du sérieux et n'aspirer à aucune autre fin qu'elle-même, et posséder un plaisir achevé qui lui est propre (...) : il en résulte que c'est cette dernière qui sera le parfait bonheur de l'homme, – quand elle est prolongée pendant une vie complète, puisque aucun des éléments du bonheur ne doit être inachevé.

Mais une vie de ce genre est trop élevée pour la condition humaine : car ce n'est pas en tant qu'homme qu'on vivra de cette façon, mais en tant que quelque élément divin est présent en nous. (...) Si donc l'intellect est quelque chose de divin par comparaison avec l'homme, la vie selon l'intellect est également divine comparée à la vie humaine. Il ne faut donc pas écouter ceux qui conseillent à l'homme, parce qu'il est homme, de borner sa pensée aux choses humaines, et, mortel, aux choses mortelles, mais l'homme doit, dans la mesure du possible, s'immortaliser, et tout faire pour vivre selon la partie la plus noble qui est en lui ; car même si cette partie est petite par sa masse, par sa puissance et sa valeur elle dépasse de beaucoup tout le reste. On peut même penser que chaque homme s'identifie avec cette partie même, puisqu'elle est la partie fondamentale de son être, et la meilleure. (...) Ce qui est propre à chaque chose est par nature ce qu'il y a de plus excellent et de plus agréable pour cette chose. Et pour l'homme, par suite, ce sera la vie selon l'intellect, s'il est vrai que l'intellect est au plus haut degré l'homme même. Cette vie-là est donc aussi la plus heureuse.

Aristote, *Ethique à Nicomaque*, X, 7

3. Le rôle de la chance

Ainsi, pour Aristote le bonheur consiste essentiellement dans la vertu, dans l'exercice de certaines facultés, et ne semble donc dépendre que de nous. Mais il critique la conception stoïcienne, trop extrémiste (selon laquelle le bonheur ne dépend que de nous car il consiste exclusivement en la vertu) : Aristote reconnaît que la chance favorise la pratique de la vertu et donc le bonheur : il est plus facile d'être vertueux et heureux si on est riche, en bonne santé, et qu'on a de bons amis :

Cependant il apparaît nettement qu'on doit faire aussi entrer en ligne de compte les biens extérieurs, ainsi que nous l'avons dit, car il est impossible, ou du moins malaisé, d'accomplir les bonnes actions quand on est dépourvu de ressources pour y faire face. En effet, dans un grand nombre de nos actions, nous faisons intervenir à titre d'instruments les amis ou la

richesse, ou l'influence politique ; et, d'autre part, l'absence de certains avantages gâte la félicité : c'est le cas, par exemple, pour la noblesse de race, une heureuse progéniture, la beauté physique. On n'est pas, en effet, complètement heureux si on a un aspect disgracieux, si on est d'une basse extraction ou si on vit seul et sans enfants ; et, pis encore sans doute, si on a des enfants ou des amis perdus de vices, ou si enfin, alors qu'ils étaient vertueux, la mort nous les a enlevés. Ainsi donc que nous l'avons dit, il semble que le bonheur ait besoin, comme condition supplémentaire, d'une prospérité de ce genre ; de là vient que certains mettent au même rang que le bonheur, la fortune favorable, alors que d'autres l'identifient à la vertu.



Aristote, *Ethique à Nicomaque*, I, 9

Nous avons donc besoin d'un minimum de biens matériels pour pouvoir exercer la vertu et être heureux ; mais très peu y suffisent :

Mais le sage aura aussi besoin de la prospérité extérieure, puisqu'il est un homme : car la nature humaine ne se suffit pas pleinement à elle-même pour l'exercice de la contemplation, mais il faut aussi que le corps soit en bonne santé, qu'il reçoive de la nourriture et tous autres soins. Cependant, s'il n'est pas possible sans l'aide de biens extérieurs d'être parfaitement heureux, on ne doit pas s'imaginer pour autant que l'homme aura besoin de choses nombreuses et importantes pour être heureux : ce n'est pas, en effet, dans un excès d'abondance que résident la pleine suffisance et l'action, et on peut, sans posséder l'empire de la terre et de la mer, accomplir de nobles actions, car même avec des moyens médiocres on sera capable d'agir selon la vertu.

Aristote, *Ethique à Nicomaque*, X, 9